

Monde, il eût mis le pied sur une partie inconnue du continent Asiatique. (1)

Les noms d'*Indes occidentales* et d'*Indiens*, qu'il donna au pays nouveau et à ses habitants, et qui leur sont restés, (2) sont les témoins indélébiles de l'erreur qu'ils consacrèrent. Heureuse et sublime erreur qui enfanta un monde !

Ce fut également la puissante attraction exercée par les Indes qui détermina les premières tentatives vers la découverte d'un passage au nord de l'Amérique. Étonnés de voir un monde nouveau surgir au travers de l'Océan, comme une digue gigantesque entre l'Europe et l'Asie, les navigateurs durent essayer de tourner cet obstacle imprévu, et chercher au nord et au sud la voie qui devait les conduire vers le but de leurs rêves. Le chemin du sud ne tarda pas à être découvert par Magellan ; celui du nord l'est à peine, après trois siècles et demi d'efforts. Le premier qui, au rapport de l'histoire, ait songé à entreprendre la recherche du passage du nord-ouest, fut un de ces voyageurs véritiens qui, depuis Marco Polo et les frères Zéni, ont si puissamment contribué aux progrès de la science géographique. Nous voulons parler de Sébastien Cabot (Cabotto ou Cabotta), qui de concert avec son père Jean Cabot, venaient de découvrir Terre-Neuve en 1496. Ramusio, savant géographe de l'époque, raconte que S. Cabot partit d'Angleterre en 1498, sur deux caravelles que lui avait données le roi Henri VII, et fit voile vers le nord de l'Amérique, espérant, en raison de sa sphère, disait-il, trouver un chemin plus court pour aller aux Indes. Mais, à son grand désappointement, la côte américaine continuait à fuir devant lui, et le passage qui, d'après ses prévisions, devait le conduire au Cathay (en Chine), se déroba toujours à ses regards déçus. Il

(1) Fondant son opinion sur les données de Ptolomée et des autres géographes alexandrins, et sur celles de Behaim, son contemporain, Colomb estimait que l'Asie n'était pas éloignée de l'Europe de plus de sept cents lieues vers l'ouest. Selon lui, les côtes de Veragua et Poitobello n'étaient pas à plus de neuf journées de marche de l'embouchure du Gange. L'illustre Génois poussa l'illusion jusqu'à voir dans l'Orénoque un des quatre grands fleuves du paradis terrestre ; dans l'île de Cuba une péninsule du Japon, ou royaume de Cipango, et dans la Côte-Ferme une partie de la grande et mystérieuse *Terra sinensis* (la Chine selon les uns ; le royaume de Siam, selon les autres.)

De même que Colomb, Aristote croyait que les côtes de l'Hespérie (le Pays du Soir) étaient situées en face de l'Inde. Ce génie encyclopédique, qui sur tous les points a devancé les lumières de la science moderne, tenait la terre pour sphérique, au contraire d'Homère et d'Hésiode, qui nous la représentent comme un disque entouré par le fleuve Océan. Si la science a depuis longtemps détruit le disque des deux grands poètes, les plus récentes découvertes, en achevant la délimitation des côtes de l'Amérique du Nord, leur ont du moins donné raison en prouvant que les continents ne sont, en effet, que des îles immenses et que le fleuve Océan environne de ses flots.

(2) Dans la Nouvelle-Grenade, les noirs et les blancs donnent encore aux habitants autochtones le nom de *Chinos* ou Chinois, ainsi qu'un voyageur français, M. Elisée Reclus, a pu le constater récemment.

En 1850, un marin découvrit dans le sable du rivage africain situé en vue de Gibraltar, une noix de coco pétrifiée dans laquelle il trouva un rouleau de parchemin couvert de caractères gothiques. C'était un de ces messages que Colomb, revenant de son immortelle expédition et assailli par une violente tempête à la hauteur des Açores, avait jetés à la mer, dans l'espérance que, au cas où il périrait, ils iraient porter en Europe la nouvelle de sa découverte.

s'éleva jusqu'à la latitude du 56^e. parallèle, et s'en revint avec le regret d'avoir échoué dans son entreprise. L'an 1500, un Portugais, Gaspardo de Costereal, découvre la *Terra di Labrador*, et prend pour le passage cherché un détroit qui devint célèbre sous le nom de *détroit d'Aniam*, et qui n'était autre chose qu'un de ces *inlets* ou défilés dont abonde le dédale arctique. Il paya de sa vie sa prétendue découverte, ainsi que son frère Michel : premières victimes que tant d'autres devaient suivre, et tout d'abord le Florentin Verazzano et le Français P. de la Roque de Roberval (1549). Le Malouin Jacques-Cartier, envoyé tour à tour par les amiraux Chabot et Charles de Mouy, explore le Canada, cette *Nouvelle-France* qu'une politique impuissante a cédée à l'étranger, et dont le cœur toujours fidèle saigne encore après un siècle de séparation.

Alors on voit apparaître les premiers pionniers d'un peuple qui devait prendre dans la suite une si glorieuse part aux découvertes arctiques. L'anglais Willoughby reconnaît le Spitzberg et dépasse ainsi l'antique et problématique Thulé. Après lui ses compatriotes Frobiisher, Davis, Hudson, écrivent tour à tour leurs noms en caractères ineffaçables sur la carte des régions polaires.

En 1741, le célèbre voyageur danois Behring (1), envoyé au Kamtchatka par Pierre-le-Grand, découvrit le détroit qui porte son nom, et détermina le premier la configuration de la côte américaine au nord-ouest. En 1770, un simple commerçant en fourrures de la compagnie de la baie d'Hudson, Hearne, reconnaît la mer Polaire, que vingt ans après un autre agent de la même compagnie, Mac-Kenzie, voyait à son tour, à l'embouchure du fleuve qui porte son nom. Après avoir sillonné presque toutes les mers de la quille de son vaisseau, le grand Cook, digne précurseur des Ross et des Franklin, franchit en 1776 le détroit de Behring, et s'élève au nord jusqu'au cap Ici. Refoulé par les glaces, il retourne sur ses pas et s'en va tomber sous la flèche d'un sauvage de l'île d'Hawaï.

Qui ne se rappelle que M. de Châteaubriand lui-même, alors jeune et obscur, ignorant encore sa voie et emporté par son humeur aventureuse, forma le dessein d'aller par terre à la découverte du fameux passage ? On sait comment ce dessein échoua et comment, au lieu d'aller s'ensevelir peut-être comme tant d'autres sous les glaces du pôle, le jeune rêveur, de retour en Europe, devenait bientôt un écrivain célèbre.

Ainsi se succédaient depuis trois siècles les projets, les tentatives ; et les mers arctiques gardaient toujours leur secret, le passage du nord-ouest fuyait comme un insaisissable fantôme. D'ailleurs, les rêves que son importance pratique avait d'abord fait concevoir s'étaient depuis longtemps évanouis ; cette prétendue voie qui devait conduire aux Indes, n'était plus qu'une chimère dans les conditions physiques où elle devait se trouver placée, si elle existait toutefois. Le problème n'était plus qu'une de ces questions purement spéculatives dont la science seule se préoccupe. Il était réservé à notre âge d'en trouver la clef.

Sans nous arrêter aux expéditions à jamais mémorables qui signalèrent le commencement de ce siècle, et dont nous nous réservons de parler à mesure que nous

(1) Ou mieux *Beerig*, seule orthographe exacte du nom de *Vilts Jonassen Beerig*. Un Français, le savant Delisle de la Croyère, l'accompagnait dans son expédition.